

se produire, si jamais ces termes ont existé (et nous sommes assurés qu'ils ont existé) mais il est encore certain que cette extension de signification a presque été une condition nécessaire de la survivance d'un mot onomatopéique sous forme de racine. En d'autres termes, il est de très bonnes raisons pour conclure qu'en général, seules les onomatopées primitives ont pu survivre sous forme de racines, dont l'origine onomatopéique a dû être depuis longtemps obscurcie d'une façon telle qu'on ne peut espérer découvrir celle-ci. De la sorte, dans aucun cas nous ne serions, plus que dans celui-ci, disposés à accepter le principe philologique général d'après lequel, comme Gœthe le dit d'une façon très pittoresque, les significations originelles des mots s'usent graduellement comme l'effigie et la légende d'une pièce de monnaie (1).

Étant données ces considérations, je m'étonne seulement que cette origine puisse être déterminée aussi souvent qu'elle l'est, même quand elle ne remonte qu'aux époques relativement récentes où un peuple de pasteurs créa les termes qui, par la suite, constituèrent les racines du sanscrit. *Kas* (tousseur), *kshu* (éternuer), *proth* (renifler), *ma* (béler), et quelques autres mots sont évidemment d'origine imitative, comme l'accorde M. Max Müller lui-même. Au point de vue qui nous occupe, toutefois, il est intéressant de voir comment ce savant si compétent considère les cas de ce genre. » Aucun d'eux, dit-il, ne nous sert le moins du monde à expliquer l'origine de mots sanscrits véritables. La plupart d'entre eux sont demeurés sans descendance, les autres ont eu une maigre progéniture généralement stérile. Leur histoire montre clairement jusqu'où peut aller l'influence de l'onomatopée, et une fois que nous en connaissons

(1) Il est inutile de dire que d'innombrables exemples pourraient être rapportés de ce changement métaphorique dans le sens des mots, même dans les langues existantes ; il en est tant que, selon l'expression de Richter, toutes les langues ne sont que des dictionnaires de métaphores oubliées. Par exemple, il y a un mot hébreu de trois lettres qui possède toutes les significations suivantes : mélanger, échanger, se substituer à, promettre, intervenir, être familier, disparaître, poser, faire une chose le soir, être doux, une mouche ou un scarabée, un Arabe, un étranger, le soir, un saule, et un corbeau. (Voir Farrar, *Chapters on Language*, page 229. L'auteur ajoute : « Admettant que toutes ces significations dérivent en dernière analyse d'une seule et même racine, nous voyons de suite combien la métaphore a dû jouer un rôle étendu. » Pour d'autres exemples du même principe voir *ibid.* p. 234, 251-252.)

la sphère légitime, nous risquerons moins de vouloir l'étendre au delà de ses limites propres (1). »

A notre point de vue actuel, nous voyons de très bonnes raisons pour que la stérilité ait atteint ces racines sanscrites dont l'origine onomatopéique est encore facile à établir : c'est justement parce qu'elles n'ont point subi d'extension que leur origine imitative continue à être appréciable (2). Mais supposons, pour donner un exemple, que l'une d'elles ait subi une extension ; que serait-il arrivé ? Si *ma* (béler) avait été métaphoriquement employé pour désigner le cri de l'enfant, et s'il avait été de plus en plus habituellement employé avec cette nouvelle signification, alors qu'il l'était de moins en moins avec son sens originel, il eût pu prendre la place de n'importe quelle racine telle que *bhi* (craindre), *ish* (aimer), et dans toute la descendance verbale qui eût pu naître ultérieurement de ce mot pris dans son sens conventionnel, on n'eût pu rencontrer aucune trace de son origine imitative, pas plus qu'on ne peut découvrir cette origine dans le mot *coin-coin* employé par l'enfant cité ci-dessus pour désigner une pièce de monnaie.

Différentes autres considérations de même ordre pourraient être invoquées, mais, pour ne mentionner que quelques-unes des plus importantes, Steinthal fait remarquer que les sons onomatopéiques diffèrent considérablement, même parmi les différentes races existantes, de telle sorte que les mots onomatopéiques d'une race ne donnent point l'impression d'un son imitatif à l'esprit d'hommes d'une autre race (3). Pareillement

(1) *Science of Thought*, p. 317-318.

(2) Ou bien, comme le dit Heyse, beaucoup d'onomatopées ne sont point « d'anciennes racines fécondes du langage, mais des inventions modernes qui demeurent isolées dans le langage, et ne sont point propres à devenir le point de départ de familles de mots, parce que leur signification est trop limitée et spéciale pour qu'elles soient susceptibles d'applications multiples ». (*System*, p. 92, cité par Farrar, *Chapters on Language*, p. 132, qui montre également que les mots d'origine onomatopéique ne sont point invariablement stériles. Quand cette origine n'est point suffisamment reculée pour avoir été totalement obscurcie par une vaste extension connotative, il demeure possible de suivre sa descendance à travers les extensions moins considérables.)

(3) Ce n'en demeure pas moins un fait physiologique important que les sons ont une valeur onomatopéique, et que maintenant encore nous apprécions cette valeur. Mais ce sentiment n'est pas assez assuré pour servir de preuve scientifique, parce qu'il est différent dans les différentes races. Les langues mongoliques ont, pour désigner les phénomènes naturels, beaucoup d'onomatopées que nous ne com-

M. Sayce fait remarquer que « il n'est point nécessaire que l'imitation des sons naturels soit exacte ; elle ne peut jamais l'être, et tout ce qu'il faut, c'est que l'imitation puisse être reconnue par ceux auxquels on s'adresse. Le même son naturel peut donc frapper l'oreille de personnes différentes d'une façon très différente, et être représenté dans le langage articulé d'une façon étrangement variable » (1). Un autre très bon exemple du même fait est fourni par les différents noms du criquet dans les différentes langues. Après en avoir cité une quantité, l'archidiacre Farrar fait remarquer qu'« ils sont tous imitatifs ; et pourtant quelle variété n'y a-t-il point dans la fantaisie de l'imitation ? Comment expliquer ceci ? simplement par le fait auquel il est si souvent nécessaire de se reporter, que les mots ne sont point de simples imitations, mais des échos subjectifs, et des reproductions, des répercussions qui ont été modifiées de structure et d'idée, et qui, en outre, au cours du temps, ont été considérablement estompées et désintégrées » (2). Mais le meilleur exemple, peut-être, qui ait été donné de ce fait est fourni par les différents mots qui dans les différentes langues, servent à désigner le tonnerre. Grimm (3) et Pott (4) ont tous deux traité ce point. Tandis que dans presque toutes les langues, le principe imitatif est plus ou moins clairement appréciable, les sons résultants présentent la plus grande diversité (5). A cet égard, je puis encore invoquer une considération. Dans son *Introduction to the Science of Language*, M. Sayce soutient, pour plusieurs raisons, que quand l'articulation se présenta pour la première fois, le sens des sons arti-

prenons point. Il n'y a pas à s'en étonner, ni à y voir une preuve contre l'unité psychique de l'espèce humaine. L'impression est souvent déterminée par des associations d'idées ; mais telles associations se firent chez les Caucasiques et telles autres chez les Mongoliques. (*Zeits. b. Volkerpsych. u. Sprachwissen*, 1867, p. 76.)

(1) *Introduction*, 1, p. 108. Il montre que « *Bilbil, glut-glut, et puls* représentent différentes tentatives pour imiter le même son. »

(2) *Chapters on Language*, p. 154.

(3) *Über Namen des Donners*, 1855.

(4) *Zeitschrift* de Steinthal.

(5) M. Max Müller a soutenu que dans les langues indo-européennes, les mots en apparence onomatopéiques signifiant tonnerre dérivent de la racine *tan* (étendre), et n'ont pas par conséquent une origine imitative. Mais Farrar a répondu d'une façon satisfaisante à cette objection, même en ce qui concerne ce cas en particulier, en montrant que même s'ils n'étaient point originellement onomatopéiques, ces mots ultérieurement « le sont devenus parce qu'on a senti la nécessité qu'ils fussent ainsi ». (*Origin of Language*, p. 82.) Voir aussi *Chapters on Language*, p. 178-182 ; Heyse, *System*, p. 93, et Wundt, *Vorlesungen*, II, 396.

culés dépendait probablement en grande partie des gestes qui les accompagnaient. Par conséquent, les mots-racines originels, même à supposer que quelques-uns d'entre eux soient arrivés jusqu'à nous, et que leur origine ait été imitative, ont dû voir depuis longtemps obscurcir leur origine imitative, parce que leur valeur imitative a pu en grande partie dépendre de gestes concomitants appropriés.

Tenant compte de toutes ces considérations, je ne puis regarder les preuves purement négatives invoquées contre l'origine onomatopéique des sons articulés, comme ayant la moindre valeur. Même si nous avons quelque raison pour supposer que l'analyse philologique est arrivée aux origines réelles du langage articulé, nous ne serions point encore en droit de conclure raisonnablement contre leur origine imitative, simplement parce que dans nos conditions vitales et psychiques très modifiées il ne nous est point possible actuellement de découvrir l'imitation.

En fait, toutefois, les preuves dont nous disposons ne sont point toutes négatives ; au contraire, il y a un ensemble écrasant de preuves positives et indubitables de l'origine imitative de beaucoup de mots dans toutes les langues, principalement parmi celles qui sont parlées par les sauvages, et qui, à en juger par leur structure générale, sont relativement peu développées. Les preuves étant trop nombreuses pour que je les cite ici, il me faut me contenter de renvoyer à l'excellent et très concluant résumé qui en a été donné par l'archidiacre Farrar dans ses *Origin of Language*, et *Chapters on Language* (1). Les remarques qui précèdent, et qui ont trait au côté négatif de la question, ont simplement pour but de montrer que l'onomatopée a dû entrer dans la composition du langage originel pour une part beaucoup plus considérable que ne peuvent le prouver maintenant les philologues, bien qu'il leur ait été possible de prouver combien important a été le rôle de l'élément dont il s'agit. Ce qui peut étonner, seulement, c'est qu'étant données tant de causes qui ont concouru à obscurcir et à détruire la signification originellement imitative des mots, cette signification puisse encore être retrouvée dans toutes les langues, même les plus

(1) Voir aussi Nodier, *Dictionnaire des Onomatopées*, et Wedgwood, *Dictionary of English Etymology*.

conventionnelles, dans la proportion considérable où l'on peut retracer celle-ci.

L'hostilité que M. Max Müller a témoignée de la théorie onomatopéique de l'origine du langage est d'autant plus remarquable que dans son dernier ouvrage il a adopté avec enthousiasme une partie spéciale de cette théorie qui a été mise en avant par M. Noire. Cette théorie, c'est que les signes articulés ont pris leur origine dans les sons qui sont émis par des assemblées d'hommes occupés à une même besogne. Quand les matelots rament, quand les soldats marchent, quand les manœuvres tirent ou soulèvent ensemble, etc., il y a toujours une tendance à faire entendre des sons appropriés, que la nature du travail divise généralement en périodes rythmiques. « Ces bruits, ces cris, ces chantonnements, ou ces chants, sont une sorte de réaction naturelle contre la perturbation interne déterminée par l'effort musculaire, ce sont les vibrations presque involontaires de la voix qui correspondent aux mouvements plus ou moins réguliers de tout notre corps. » L'hypothèse est donc que les sons ainsi naturellement produits, et différents avec les différentes occupations, ont dû, tôt ou tard, être employés conventionnellement pour désigner ces différentes occupations, et s'ils ont été ainsi employés habituellement ils ont dû virtuellement devenir identiques à des mots, d'autant que non seulement ils étaient immédiatement intelligibles pour les autres, mais que, chose plus importante, par le simple fait d'être ainsi employés d'une façon conventionnelle, ces noms ont dû transformer ce qui jusque-là n'avait été qu'une appréciation réceptuelle d'un acte, en une désignation préconçue de celui-ci.

Je considère que cette hypothèse, quoi qu'on puisse penser de sa probabilité, n'est évidemment qu'une branche particulière de la théorie onomatopéique générale. Du moment où les noms primitifs ont été des imitations intentionnelles de sons naturels, il importe peu, pour les besoins de la théorie onomatopéique, que ces sons aient été produits par les objets naturels, ou par l'homme lui-même. Et à l'égard des sons naturels qui ont été produits par l'homme, il n'importe aucunement pour la théorie que ces sons aient été uniquement interjectionnels, ou uniquement coopératifs, ou bien tantôt l'un, tantôt l'autre. Si, suivant l'exemple qui a été

donné par M. Max Müller, il m'est permis de désigner la partie de la théorie onomatopéique formulée par M. Noire sous le nom de la théorie *O-ho* (1), il me paraît impossible de la distinguer par quelque trait essentiel des autres branches de la théorie, c'est-à-dire des théories imitative et interjectionnelle. Et pourtant il est devenu un défenseur aussi ardent de la première de ces branches qu'il a été un adversaire acharné des autres (2).

Pour ma part, il me paraît très probable qu'il y a un élément de vérité dans la théorie *O-ho*, bien qu'il me paraisse au suprême degré peu vraisemblable que des sons imitatifs de ce genre ont constitué l'unique source du langage originel. Tout au plus, me semble-t-il, peut-on rapporter à cette catégorie d'onomatopées une faible partie du développement originel du langage. Néanmoins, comme je l'ai déjà fait remarquer, il me paraît certain que le principe de l'onomatopée dans toutes ses branches, a été le plus important de tous les principes qui ont joué un rôle dans la première production du langage. C'est dire que je suis entièrement d'accord avec presque toutes les autorités compétentes en matière de philologie, et que je me rattache à l'opinion émise très nettement par M. Whitney dans le passage qui suit :

(1) *O-ho* est un des nombreux exemples que l'on peut donner des cris que poussent des hommes nombreux occupés à une même besogne manuelle : celle de tirer sur un câble, par exemple, etc. (Trad.)

(2) Il est probable que l'explication de cet illogisme apparent se trouve dans le fait que la version de la théorie onomatopéique spéciale à Noire ne s'éloigne point beaucoup de l'hypothèse que Max Müller avait lui-même précédemment adoptée. Cette hypothèse, originellement proposée par Heyse dans son *System der Sprachwissenschaft*, est la suivante : de même que toute substance inorganique dans la nature émet un son particulier quand elle est frappée, le métal en produisant un, le bois un autre, la pierre un autre encore, etc., de même les différents animaux ont des tendances inhérentes (ou instincts) à émettre des sons distinctifs. Dans le cas de l'homme primitif cette tendance inhérente a été dans la direction du langage articulé. Pour ma part, je ne vois pas que cette théorie explique quoi que ce soit, et, pour cette raison, je suis d'accord avec Geiger qui dit : « Supposer un pouvoir actuellement disparu, de créer le langage, et rattacher en même temps celui-ci à un état originel de l'homme, c'est recourir à l'inconcevable, et on est bien près d'avouer qu'il nous est à jamais impossible, — par la nature de la chose, — de découvrir le sens exact des racines originelles, et le processus de la genèse de la parole. Cette supposition nous ramènerait à un point de départ mystique, et déjà Herder a combattu l'« Esprit de la parole », et dit : « Je n'attribue point à l'homme tout d'un coup de nouvelles forces; je ne lui attribue point une aptitude qui lui donne la parole comme une sorte de *qualitas occulta* arbitraire. » (*Ursprung der Sprache*, p. 24.) Sayce dit également, avec raison, de cette hypothèse : « Elle repose en réalité sur une conception *a priori* de l'origine du langage, conception qui n'est ni aisément intelligible, ni appuyée par les faits linguistiques... Cette théorie du langage est évidemment mystique. » (*Introduction to the Science of Language*, I, p. 66, 67.)

« On n'en peut douter, il y a eu une période fort longue durant laquelle les signes purement imitatifs seuls existaient, puis une période plus longue caractérisée par un mélange de signes imitatifs et de signes traditionnels, ces derniers l'emportant graduellement sur les premiers avant que ne fût atteint le présent état de choses, où la production de nouveaux signes par imitation n'est que sporadique et extrêmement rare, et où tous les autres signes linguistiques sont traditionnels, leur accroissement dans toute communauté humaine n'étant dû qu'à la variation et à la combinaison, et à des emprunts faits à d'autres communautés (1). »

Mais maintenant, après avoir déclaré aussi nettement que possible mon acceptation de la théorie onomatopéique, il me faut dire que je ne suis point d'accord avec nombre de ses meilleurs défenseurs quand ils prétendent qu'elle est nécessairement la seule théorie qu'on puisse adopter. En d'autres termes, je n'accepte point le dogme d'après lequel le langage n'a pu tirer son origine que d'imitations vocales (2). En effet, et *a priori*, je ne vois aucune raison adéquate pour l'exclusion arbitraire de la possibilité d'une invention arbitraire. Si les enfants civilisés eux-mêmes qui ne sont point sous la discipline de la nécessité se forment un langage à eux dans lequel l'élément onomatopéique est à peine appréciable (voir ci-dessus, p. 136-142), et si des sourds-muets qui n'ont point été instruits forment spontanément des sons articulés qui sont nécessairement dépourvus de toute origine imitative (voir ci-dessus, p. 117-9), je ne vois point comment l'on pourrait considérer comme impossible le fait que l'homme primitif a pu disposer de moyens de former des mots autres que celui qui est fourni par l'imitation. C'est pourquoi, tout en étant pleinement d'accord avec M. Wundt pour considérer que la question dont il s'agit veut être traitée par la psychologie plutôt que par la philologie (étant donné que le langage ne peut enregistrer les conditions de sa propre genèse, et que tant de causes ont coopéré à oblitérer les onomatopées originelles), je ne puis le suivre quand il déclare que pour des raisons psychologiques, on ne peut éviter de conclure que le principe de

(1) *Encyclop. Brit.*, art. *Philology*, v. 18, p. 769.

(2) Voir par exemple Farrar, *Chapters on Language*, p. 184.

l'onomatopée, au sens le plus large du mot, a dû constituer l'unique origine de l'articulation significatrice (1).

Nous avons déjà vu que même les êtres les plus imitatifs d'entre ceux qui sont doués de la voix, les oiseaux parleurs, inventent des sons entièrement arbitraires comme noms dénotatifs (voir ci-dessus, pp. 132-136), et il serait psychologiquement absurde de supposer qu'ils peuvent être supérieurs à ce que l'homme primitif a dû être, en ce qui concerne la découverte d'expédients vocaux. D'autre part, les sons (*clicks*) spéciaux aux Hottentots et Bushmen, quelque origine que nous leur puissions supposer, n'ont certainement pu dériver de l'onomatopée; et il n'est pas moins certain, comme le fait remarquer M. Sayce, qu'ils survivent encore pour montrer combien les sons émis par l'homme alalique pouvaient être adaptés à l'incorporation et à la communication des idées (2). Enfin, d'après le principe général que le développement de l'individu fournit des données pour le développement de la race, c'est un fait des plus significatifs que l'emploi spontané de sons arbitraires (articulés ou non) par l'enfant *jusque-là alalique* pour dénoter des récepts habituels. Et même après qu'il a commencé à apprendre l'emploi de mots véritables, il fait fréquemment à son vocabulaire des additions arbitraires qui ne peuvent aucunement s'expliquer par l'onomatopée; et ceci a lieu non seulement dans les cas auxquels il a été fait allusion plus haut, et où les enfants sont abandonnés à eux-mêmes, mais même dans le cas où ils se trouvent dans le plus étroit contact avec le langage, celui-ci étant employé par leurs parents. Je pourrais citer beaucoup d'exemples de ce fait, mais il me suffira de renvoyer à celui qui a été déjà donné dans la note de la page 144. Toutefois, quand ces efforts spontanés ne sont point contrôlés par une fréquentation constante des parents, mais sont développés par le fait que des enfants d'à peu près même âge sont presque toujours laissés ensemble, il se produit la conséquence remarquable dont il a été déjà parlé. Il se produit un langage nouveau inventé, dans la formation duquel le principe onomatopéique ne joue qu'un petit rôle, et qui, par là, demeure totalement inintelligible pour tous

(1) Voir *Vorlesungen*, II, p. 394-395.

(2) *Introduction to the Science of Language*, II, 302.